Document generated on 07/19/2025 6:25 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Fiction

Number 75, Summer 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19337ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1999). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (75), 9–32.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

AUX FRUITS DE LA PASSION
Daniel Pennac
Gallimard, Paris, 1999, 219 p. ; 24,95 $

« Cette déception qui suit presque toujours la découverte de la vérité… Notre curiosité est si vite comblée et nos mobiles si peu variés. » On a l'impression que Daniel Pennac s'applique à déjouer l'apparente fatalité de cette phrase de son dernier roman. Dans ***Aux fruits de la passion*** comme dans toute la saga des Malaussène, chaque fois qu'un mystère semble élucidé, un rebondissement vient rendre caduque l'explication à peine formulée. Il en est ainsi jusqu'à la fin, qui nous réserve toujours une surprise, bien que tous les romans se terminent par la naissance d'un enfant, voire deux. La tribu grossit donc, de façon pratiquement exponentielle, à mesure que de nouveaux titres viennent ravir les inconditionnels de Pennac. (Avis, donc, à ceux qui voudraient s'y mettre : mieux vaut commencer par le commencement et faire connaissance avec les personnages dans ***Au bonheur des ogres***. Le plaisir sera non seulement plus grand, il durera plus longtemps !)

Cette fois-ci, c'est par Thérèse que le drame arrive : la froide adolescente extra-lucide est conquise par un homme politique de souche noble, tout ce qu'il y a de plus hétérogène à la mentalité des Malaussène. Benjamin, le narrateur, frère aîné jouant le rôle de père, flaire déjà les ennuis dont cette idylle porte le germe, et, faute de réussir à empêcher le mariage, il se prépare – un rien paranoïaque – à en affronter les conséquences funestes. Lesquelles ne manqueront d'ailleurs pas, à quelques variantes près, de se produire et de donner au roman son rythme de polar, même si le génie de Daniel Pennac consiste à nous étonner. Aussi je n'en dirai pas davantage sur l'intrigue.

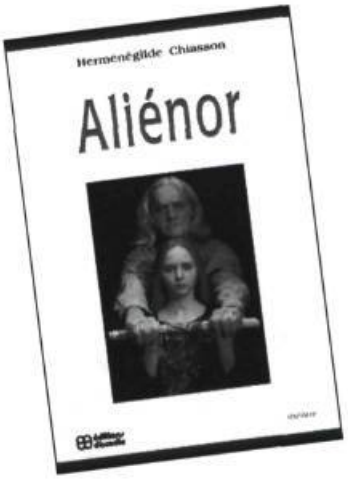
Comme toujours, l'écriture de Daniel Pennac est un savant exercice de style ; avec un naturel qui ne s'obtient pas sans travail, il enfile des perles d'argot panachées de néologismes loufoques (bien que tout à fait logiques), il multiplie les antiphrases et autres figures d'ironie pour fignoler une histoire drôle où une immense tendresse côtoie une violence explosive, et où l'humour et les enfants ont le dernier mot. Bref, c'est en jouant des contrastes avec brio que Daniel Pennac réussit à étonner encore.

Hélène Gaudreau

ALIÉNOR
Herménégilde Chiasson
D'Acadie, Moncton, 1998, 104 p. ; 12,95 $

Étienne Landry, un homme dans la soixantaine, doit paraître devant le tribunal. Il est accusé d'inceste. Sa fille Aliénor est la prétendue victime. Ainsi les personnages sont campés. On apprend par la suite l'histoire surprenante d'Étienne Landry. Une nuit, des hommes armés étaient arrivés dans son village d'Acadie, tirant des coups de feu, allumant des incendies, chassant les familles. Les habitants ont fini par revenir chez eux parce que les conditions étaient terribles, mais Étienne… non. Il a choisi de rester dans la forêt et d'y vivre avec sa femme et ses enfants. Sa compagne a péri de peine et de désespoir ; sa fille aînée s'est noyée en plein hiver ; une seconde a disparu dans le bois un jour d'été. Il ne lui est resté que sa cadette, Aliénor, qu'il a protégée de toute la force de son amour.

Des années plus tard, alors qu'Aliénor est adolescente, quatre hommes armés, des chasseurs, débarquent chez Étienne et le trouvent étendu



sur sa fille dans le lit. La vie sauvage est terminée : le père et la fille sont sortis de leur forêt et amenés à la civilisation où Étienne doit faire face à la justice.

Une psychologue est chargée de l'interroger pour connaître son histoire et juger de son aptitude à témoigner. Elle va faire face à un homme qui se considère d'un autre monde, qui n'a pas de souvenir de son passé dans la société, pas d'adresse, pas de papiers, pas de biens… seulement une fille, seule survivante avec lui d'une famille de cinq personnes. Il faudra que l'homme parle, se raconte, se justifie, s'explique, s'il veut retrouver sa liberté et sa seule raison de vivre : Aliénor.

La pièce, entre la cellule d'Étienne, le bureau de son avocat, le tribunal et les reportages des médias que l'on simule sur grand écran, nous tient par la main et nous guide jusqu'à ce que justice soit faite, ou à peu près…

Un texte prenant et poétique. Une ascension dramatique efficace. Une psychologie des personnages bien sentie. C'est à lire !

Réjeanne Larouche

LE SEIGNEUR DES RUTABAGAS
André Noël
La courte échelle, Montréal, 1999, 248 p. ; 17,95 $

« Quand j'ai rencontré Régina, je n'avais pas tué depuis longtemps. Sauf papa, bien sûr. » C'est sur cette double phrase choc, ou choquante, c'est selon, que s'ouvre le premier roman d'André Noël. Accrocheuse parce que insolite, non conformiste, voire provocante, elle a pour effet de créer dès le début un passé qui réquisitionne l'attention du lecteur, lequel est très tôt entraîné dans une intrigue à la fois complexe, fantaisiste et cohérente.

Abélard Hébert, le héros du récit, est un tueur à gages récemment congédié par son chef Mussolini, qui donne dans le racket de la protection au marché Jean-Talon de Montréal. Temporairement « en chômage », il s'est recyclé en conducteur de taxi. « De temps en temps, dit-il, je [casse] des jambes. À peine de quoi me payer des cigares. » Sa rencontre avec Régina l'amène à lutter contre le clan ontarien Allison, qui étend petit à petit son trafic de cocaïne. On le retrouve au Labrador pour liquider un sbire de Mussolini, puis au Mexique pour enlever le fils de Régina. À la fin, il a supplanté son ancien patron. L'intrigue policière se mélange ainsi au récit d'aventures et touche aussi au roman d'amour (ou à l'érotisme génital qui en tient lieu), de même qu'au roman fantastique (par exemple lors des pratiques magiques de l'ami Dieudonné). Le dénominateur commun de ce roman multiforme est un constant parti pris de gaieté et d'humour, auquel se mêlent volontiers cynisme, iconoclastie et critique sociale.

Le Seigneur des rutabagas subvertit en effet les valeurs reconnues comme l'intégrité professionnelle et plus encore le respect de la vie, de la mort, des croyances religieuses. Il raille aussi « la Genmarderie royale », expose la vénalité des douaniers et celle du sergent-détective Léon Courtemanche, dénonce sur un mode ironique l'exploitation des clients par les caisses populaires, ou se rit du « virage ambulatoire » des hôpitaux, dont les effets sont le cumul des emplois, la suppression de l'urgence, l'utilisation de « civières superposées »…

Sur le plan lexical, le roman d'André Noël ne laisse pas de

LE DIT DE TIANYI
François Cheng
Albin Michel, Paris 1998,
413 p. ; 31,95 $

Je connaissais François Cheng par son livre sur le langage pictural du Vide et du Plein et par ses splendides albums sur la peinture chinoise. Il nous offre ici un récit passionnant qui vibre du souffle puissant de la Chine, par le biais de l'autobiographie d'un peintre-calligraphe, Tianyi, recueilli de la bouche même de son héros, récit qui recouvre l'avant et l'après de la révolution maoïste.

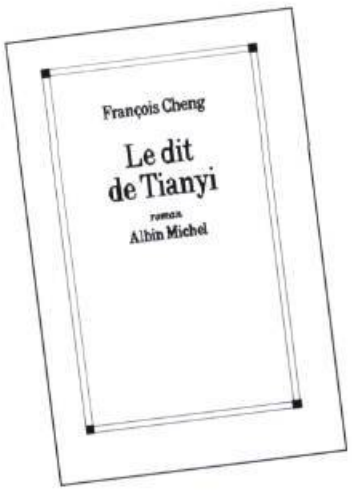
Si j'évoque les œuvres de François Cheng portant sur l'art, c'est qu'elles se rapportent directement à l'objet du récit dont il est question ici. La théorie est issue de l'ancienne cosmologie du Livre des mutations où le chaos primitif engendre deux souffles vitaux, le yin et le yang, et tout l'art de l'artiste consiste à piéger ces souffles sous l'incessante transformation des choses, à l'image de la formation évanescente des nuages.

L'histoire-témoignage de Tianyi, « emplie de fureurs et de saveurs », nous plonge dans un bain de sensibilité chinoise enracinée dans une communion intime avec la nature, héritage précieux du taoïsme qui continue de transpirer à travers le bouddhisme Ch'an et dont mille ans de peinture chinoise rendent un éloquent témoignage.

On y suit le cheminement d'un peintre qui, après avoir fait la découverte de la culture occidentale à l'occasion d'un séjour prolongé en France, retourne en son pays en quête de son meilleur ami et de la femme qu'il a aimée. Il y expérimentera, dans la période qui a succédé à la révolution culturelle, l'enfer concentrationnaire de la Sibérie chinoise, pour finalement se retrouver à moitié fou dans un hospice pour personnes déséquilibrées et laissées pour compte où François Cheng ira recueillir son témoignage en 1982.

Un livre à la fois émouvant et exaltant où domine la longue patience d'une indéfectible sagesse qui a assuré la pérennité de la Chine jusqu'à nous.

Jean-Claude Dussault



ENFANCE
André Alexis
Trad. de l'anglais par Émile Martel
Fides, Montréal, 1998,
284 p. ; 21,95 $

« C'est il y a six mois que ma mère est morte ; Henry, il y a un peu moins longtemps. Depuis ce temps, je suis resté à la maison et j'ai gardé les choses en ordre. J'ai beaucoup pensé à eux. » La lecture de ces quelques lignes m'avait incliné à penser que ce roman n'avait rien à m'apporter, pis, qu'il n'avait rien à proposer tout court. J'ai mis du temps à me remettre à sa lecture... pour découvrir finalement non pas une parole ou encore un cri, mais un *souffle*, un souffle de poésie. Car l'écriture d'Alexis André est légère, aérienne, paisible. J'ai longtemps cru que le rythme en était souffreteux et que surtout elle n'était pas « dans le ton », forgée de cette étincelle qui éveille et retient l'intérêt, provoque un plaisir de lecture. Je découvris finalement que *je* n'étais pas « dans le ton » pour lire cet ouvrage, que *je* n'avais pas le bon rythme non plus pour l'aborder. Pour apprécier ce roman, il faut s'arrêter à ses mots, à ses phrases ; il faut le digérer patiemment ; s'en faire presque un livre de chevet. Sinon il nous échappe. Thomas est en deuil de deux personnes chères, sa mère secrète et l'ami de celle-ci, Henry, un savant excentrique qui pourrait bien être son père. Livré à sa solitude, Thomas s'interroge sur ses origines, ses racines, qui demeureront indéfinies et ambiguës. Secret jamais dévoilé, mort avec ses détenteurs, sa mère et Henry. Restent les doutes, les remords, les regrets : qui était Henry ? et la mère ? et « peut-on aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas ? » Dans ***Enfance***, le narrateur reconstitue son cheminement, fige les images de ses souvenirs et tente ainsi de fixer son identité, en regard de ce parcours de jeunesse élaboré. La première partie du livre (la moitié !) m'a paru interminable. Les souvenirs, autant que leur enchaînement narratif, m'apparaissaient banals et fort peu touchants. Ce personnage, ses histoires, on n'y croit pas d'abord, on ne ressent pas immédiatement leur présence. Les choses toutefois s'arrangent petit à petit à mesure que progresse l'écriture ; le texte gagne de l'intensité et suscite finalement l'intérêt du lecteur. Un souffle de poésie. Il faut faire silence et vouloir avec force se mettre à l'écoute.

Frédéric Boutin

ROMANS
Emmanuel Bove
Flammarion, Paris, 1999,
1 014 p. ; 48,50 $

UN CARACTÈRE DE FEMME
Emmanuel Bove
Flammarion, Paris, 165 p ;
27,50 $

Il y avait déjà quelque temps que l'on ne trouvait plus sur le marché la plupart des neuf titres d'Emmanuel Bove que rééditent, en un seul volume de mille pages, les éditions Flammarion. L'éditeur a surtout retenu des œuvres des années 20 (7 titres sur 9) : un recueil de nouvelles (***Henri Duchemin et ses ombres***) ; une nouvelle dont par ailleurs je n'ai jamais très bien compris le culte que certains aficionados boviens lui vouent (***Bécon-les-Bruyères***) ; trois romans géniaux (***Mes amis, Armand, Cœurs et visages***) ; deux romans tout à fait défendables qui sont pour d'aucuns les plus émouvants, l'un à cause de l'extrême misère existentielle qu'il met en scène (***La coalition***), l'autre parce qu'on s'obstine à y voir un témoignage de la Résistance (***Le piège***) ; un roman de la vie conjugale dans la tradition des Jacques Chardonne et André Maurois (***Journal en hiver***) ; enfin le moins bon roman de toute l'œuvre (***Un soir chez Blutel***), si l'on exclut le très mièvre ***Impossible amour***, un inédit de 1935 que les éditions Le Castor Astral ont eu la faiblesse de publier en 1994. Dans l'ensemble, si vous n'avez pas encore découvert Emmanuel Bove, cet ouvrage reste un excellent achat, auquel vous ajouterez au moins ***Un homme qui savait***, publié en poche (collection « La Petite Vermillon »).

Quant à l'édition de ***Romans***, elle n'est pas sans faille. Les textes qui introduisent les romans et nouvelles, signés par Jean-Luc Bitton, sont passablement faibles, anecdotiques. Jean-Luc Bitton est un très bon biographe (***Emmanuel Bove, la vie comme une ombre***, Le Castor Astral, 1994), mais malheureusement, outre qu'il lit

les romans de Bove comme s'ils étaient un reflet de la vie de l'auteur, il est incapable, à supposer du reste que tel serait son but, de mettre en valeur la qualité esthétique de l'écriture, sa profonde modernité. À cet égard, l'on pourrait aller jusqu'à dire qu'une telle édition ne fait qu'alimenter un profond malentendu entre les textes de Bove et l'histoire littéraire. Tant qu'à éditer un aussi gros volume, il aurait valu la peine, sinon d'en faire une solide édition critique (cela aurait exigé un travail considérable), du moins d'offrir un regard critique sur les textes par le biais d'annotations ou à tout le moins d'introductions plus consistantes.

Par ailleurs, les éditions Flammarion publient un roman inédit de Bove, ***Un caractère de femme***, qui n'est pas le meilleur texte de Bove, il s'en faut de beaucoup. Écrit vers 1936, ce roman est néanmoins on ne peut plus bovien, à la fois par l'écriture, caractérisée par une extraordinaire acuité psychologique (presque excessive dans les romans du milieu des années 30), et la thématique, exclusivement consacrée par Bove, à partir de ***La coalition*** (1927), à la difficulté des relations familiales. Dans ce cas-ci, il s'agit essentiellement de la relation d'une jeune fille mûre à son père (qui ne peut que rappeler ***Un père et sa fille***, un roman de 1928) et à un jeune homme veule dont elle est amoureuse ; celui-ci, ne pouvant supporter sa médiocrité, a commis un meurtre par lequel il cherche à se distinguer, faute de pouvoir occuper une position enviable dans la société. Cette idée de se distinguer des autres *par la négative*, si je puis dire, traverse l'ensemble de l'œuvre de façon obsessionnelle ; en cela, Bove a déjà fait beaucoup mieux, et de façon plus subtile. On sent par ailleurs une certaine facilité dans l'écriture qui la désavantage, même s'il est vrai que nous pouvons penser que Bove, n'ayant pas publié ce roman de son vivant, ne devait probablement pas le considérer tout à fait achevé.

François Ouellet

LES FRÈRES DE LA CONSOLATION
Patrick Besson
Grasset, Paris, 1998, 309 p. ; 29,95 $

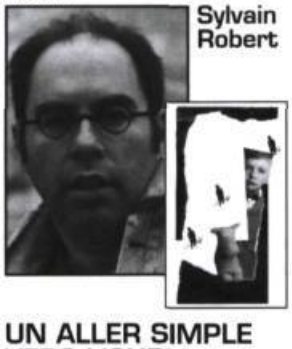
Patrick Besson a déjà derrière lui une œuvre considérable. Auteur prolifique, et de poids si l'on se réfère à son dernier ouvrage, qui entraîne le lecteur dans une aventure délirante et farfelue où se superposent et se croisent les destins de trois personnages, Milos, Srdjan et Milena, trois Serbes qui se font une place, chacun à leur manière, en pays étrangers. Nous sommes au XIX[e] siècle et côtoyons l'univers des salons pédants où pérorent artistes, aristocrates et, clin d'œil, de grands écrivains du temps tels Balzac, Hugo, Nerval, Dumas, entre autres. Ces derniers, Patrick Besson les met en scène de façon éminemment parodique, grossissant, amplifiant leurs traits légendaires (ceux de l'endetté, du pressé, du rêveur, de l'économe, du paresseux, etc.), faisant d'eux des personnages burlesques et risibles. L'humour d'ailleurs est une grande caractéristique du roman. Parfois un peu trop évident (on sent bien la construction littéraire), le trait se veut le plus souvent imprévisible et toujours surprenant, d'où son efficacité. C'est dans la même veine humoristique que l'ouvrage représente la littérature : « Un écrivain, pensa Milena, c'est un cavalier qui ne monte pas à cheval, un soldat qui ne se bat pas, un danseur qui ne danse pas, un cuisinier qui ne cuisine pas. » D'intéressantes réflexions, qui concernent cette fois la vie en général, parsèment également le texte, jamais inutiles ou digressives mais toujours intégrées à l'histoire, comme le sont de même les passages sur la littérature : « Il y a deux catégories de menteurs : ceux qui vous font confiance parce qu'ils s'imaginent qu'ils sont les seuls à mentir et ceux qui mentent parce qu'ils sont persuadés que vous leur mentez et qu'ils ne veulent pas être en reste ». L'intrigue de ce roman n'est jamais longtemps au repos, l'action se déroule à un rythme effréné : revirements de situation, renversements inattendus du cours de l'histoire et des destins des personnages. L'écriture de même est fluide, volubile et rythmée à souhait. Je considère la lecture de cette œuvre délirante, subtile et surtout cynique, comme un honnête divertissement qui, dans l'ensemble, garde l'intérêt du lecteur et le tient éveillé (l'intérêt et le lecteur !) du début à la fin.

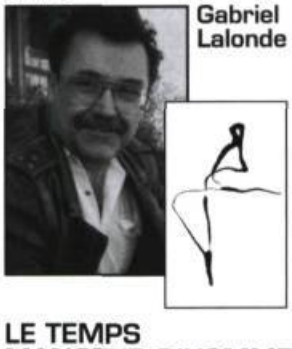
Frédéric Boutin

• LE LOUP DE GOUTTIÈRE •

ROMAN
Albert Martin

L'HOMME ET L'ENFANT MAURE
Illustrations Louise Latraverse

RÉCIT
Sylvain Robert

UN ALLER SIMPLE VERS L'OUBLI
Montage photos Francine Vernac

ARTS
Gabriel Lalonde

LE TEMPS MANGEUR D'HOMMES
Œuvres Gabriel Lalonde

ESSAI
Jean-Noël Pontbriand

L'ÉCRITURE COMME EXPÉRIENCE
Entretiens avec Michel Pleau

347, rue Saint-Paul, Québec G1K 3X1 Tél. : (418) 694-2224

DES INCONNUES
Patrick Modiano
Gallimard, Paris, 1999, 155 p. ; 23,95 $

Depuis 1967, Patrick Modiano exploite la même forme narrative : un narrateur *je* raconte son histoire, ses préoccupations, ses angoisses. On a cru l'auteur rivé à cette contrainte jusqu'à son dernier livre, ***Des inconnues***, un texte qui s'en affranchit. Dans trois récits distincts, chacun mené par une narratrice différente, Patrick Modiano donne la parole, dirait-on, à quelques-uns des personnages féminins qui ont voyagé dans son œuvre, Yvonne Jacquet, Ingrid ou Dora, par exemple.

Il ne faut pas croire toutefois que l'exploitation de cette nouvelle forme d'écriture, que cette révolution poétique en quelque sorte, amène l'auteur à dire des choses nouvelles. Les mêmes thèmes, les mêmes préoccupations, les mêmes ambiances, les mêmes phrases même, tous ces éléments auxquels Modiano nous habitue depuis des années, se font entendre dans ***Des inconnues***. Les fugues du pensionnat, l'oppression des religieuses, la solitude toujours trop grande des personnages, la fréquentation de personnes entourées de mystères, l'absence douloureuse des parents, « l'impression de vide » ressentie en pleine rue, etc. À cet égard, le premier récit qui compose l'ouvrage apparaît comme un regrettable déjà-vu, d'autant plus qu'on ne croit pas à la féminité du narrateur qu'on continue, dans la lignée des romans précédents, à prendre pour un *je* masculin. L'accord du genre, pendant la lecture, n'y fait rien. Le deuxième récit, qui est en fait une nouvelle littéraire, se démarque davantage des œuvres qui précèdent. Modiano y exploite une possibilité ontologique nouvelle, il y développe un thème nouveau : un excès de lassitude qui amène une réaction extrême : le meurtre. Le dernier récit en est un d'apprentissage ; la jeune narratrice, qui souffre de l'absence de ses parents, d'un manque d'affection, est amenée à réfléchir sur la vie, sur *sa* vie et en retire de timides certitudes. ***Des inconnues*** ne fera cependant pas oublier ***Dora Bruder*** ou ***Du plus loin de l'oubli***.

Frédéric Boutin

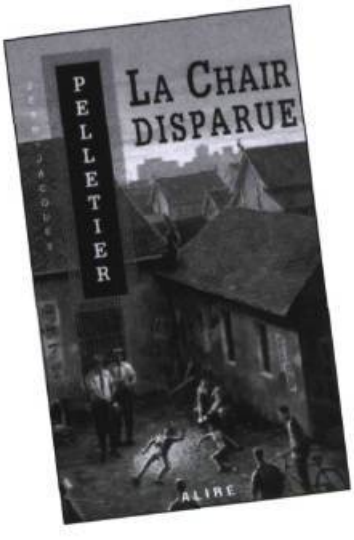
MALINS PLAISIRS
Christine Arnothy
Plon, Paris, 1999, 381 p. ; 24,95 $

Entre Adam Fournier, informaticien génial que poursuit la déveine, et Samuel Mann, aspirant criminologue, représentant en assurances, on notera plusieurs points communs. Par ailleurs, entre Adam et Henri Moret, homme d'affaires fortuné et peu scrupuleux, il y a plus qu'une ressemblance physique... Dépossédé par Moret d'un programme informatique qui aurait pu lui assurer fortune et renommée, Adam rêve d'une revanche, laquelle se révélera bien différente de tout ce qu'il avait pu imaginer. Le sort des deux hommes se jouera sur le vol Sydney-Paris du 19 décembre 1999.

Sur fond d'intrigue policière, ***Malins plaisirs*** est un récit dont la trame dramatique tient davantage du roman psychologique que du polar. Enquêteur à l'esprit opiniâtre, Mann est, au fond, un grand passionné : « Parce que le domaine le plus insondable de l'être humain est le désir du Mal. J'ai toujours été passionné par le moment où l'homme dit honnête vire vers le Mal. » C'est à un retournement que l'on assiste au fil de l'action, à la métamorphose d'un perdant en gagnant qui ne se fera pas sans incidents ni anicroches. Graviteront autour d'Adam des femmes qui, bien qu'il les dupe, savent tirer parti de leur sort. Entre deux épouses, une présumée maîtresse de dix-huit ans et une fille séduisante dont il a peine à assumer la paternité, Adam devra conserver son sang-froid et faire preuve de présence d'esprit.

Christine Arnothy nous a concocté un roman fin de siècle où, malgré la menace du bogue de l'an 2000, l'esprit est à la fête. Les personnages sont sympathiques, l'intrigue, bien ficelée et l'écriture, sans grandes surprises, est tout de même agréable. Bref, un roman tonifiant !

Sylvie Trottier



LA CHAIR DISPARUE
Jean-Jacques Pelletier
Alire, Québec, 1998, 656 p. ; 16,95 $

Le roman de Jean-Jacques Pelletier, sombre histoire de trafic d'organes humains, a fait beaucoup de bruit à sa sortie. L'organisation, dite Body Store, kidnappe ses victimes, dont elle abandonne les corps après avoir prélevé tous les organes pouvant être transplantés. Le détective Paul Hurtubise capture les membres de la filiale de Bangkok. Les criminels répliquent en s'attaquant à ses deux enfants, puis à sa femme. Ils ne l'épargnent que pour que sa vie soit une longue agonie : à l'avenir, toute personne qui s'approchera de lui subira le même sort. Hurtubise perd la raison, adoptant de multiples personnalités qui prennent le relais selon les exigences du moment.

En fait, ces événements ne sont qu'une péripétie dans le grand combat que mène l'Institut, une organisation occulte, para-gouvernementale, de lutte contre le crime organisé. La directrice de l'Institut, F., détient des preuves que toutes les mafias du monde sont en train de s'unir en une super-organisation criminelle. Elle s'est donné pour mission de lutter contre le développement de cette multinationale du crime. Comme elle tient à garder son indépendance de toute tentative de corruption et de trafic d'influence, les fonds pour le fonctionnement de l'Institut proviennent de l'argent saisi aux organisations criminelles au cours du combat. L'Institut évidemment est loin de faire l'unanimité parmi les polices et organisations d'espionnage officielles tels le FBI et la CIA. La clandestinité de F. et l'effacement de toutes

traces de l'existence de l'Institut sont les seuls moyens pour F. d'assurer la sécurité de Paul Hurtubise, un de ses agents les plus efficaces, ainsi que le développement de son organisation.

Foisonnant, ce roman. L'action se déroule principalement au Québec, mais aussi aux U.S.A., en France et en Angleterre. Pour décrire les activités de l'organisation criminelle, l'auteur puise abondamment dans l'actualité : trafic d'organes, tourisme sexuel, importation illégale de personnel domestique, ventes d'armes, ces horreurs font malheureusement les manchettes des journaux.

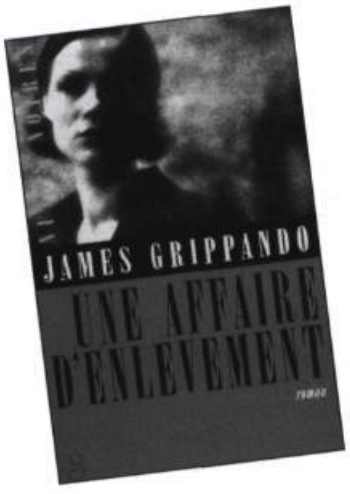
Ici cependant, on trouve bien plus que l'affrontement manichéen entre le bien et le mal. On s'interroge, par exemple, sur le procédé d'utilisation du matériau qu'est le corps humain, on réfère à des œuvres réelles telle la robe de chair qui faisait scandale à Ottawa il y a quelques années, ou aux performances *live* d'Orlan qui commente en direct des opérations de chirurgie esthétique sur sa personne.

Plus qu'un simple roman policier ou d'espionnage, bien plus qu'un excellent *thriller*, voici un commentaire sur le monde de notre temps, sur la barbarie humaine et un appel à l'effort que chacun doit faire pour que survive le meilleur de l'humain en nous et dans le monde. Premier d'une tétralogie intitulée « Les gestionnaires de l'Apocalypse », ***La chair disparue*** est un excellent livre québécois, à tout point de vue.

Robert Beauregard

UNE AFFAIRE D'ENLÈVEMENT
James Grippando
Trad. de l'américain par Philippe Rouard
Belfond, Paris, 1998, 364 p. ; 29,95 $

Allison Leahy, avocate, ne s'est pas remise de l'enlèvement d'Alice, la fillette qu'elle venait tout juste d'adopter à l'époque. À 48 ans, *attorney general* (ministre de la Justice) des



États-Unis, elle s'engage dans une lutte pour la présidence. Son adversaire républicain est un général à la retraite : Lincoln Howe. À l'approche des élections, coup de théâtre : la petite-fille du général, Kristen Howe, disparaît. Y a-t-il un lien entre cette disparition et celle d'Alice Leahy survenue huit ans plus tôt ?

Cette question trouble profondément Allison, qui met tout en œuvre pour retrouver Kristen, tandis que le grand-père « éploré », obsédé par son image publique et par le pouvoir, tente de tirer le meilleur parti possible de l'affaire.

Magnifiquement construit, ce polar politique, troisième roman de James Grippando après ***Le pardon*** (Belfond, 1995) et ***L'informateur*** (Belfond, 1997), a été traduit avec un rare souci d'exactitude ; en témoignent, entre autres, les notes en bas de pages, toujours pertinentes. On ne peut pas dire cependant que James Grippando, qui était juriste avant d'aborder l'écriture, sorte beaucoup des sentiers battus. Ses personnages sont quelque peu prévisibles, même s'il a su les rendre intrigants, et j'ai eu du mal à gober la fin, où Allison Leahy se révèle capable d'assumer les pires tragédies, jusqu'à traverser les flammes sans sourciller ou presque. Cela manque un peu de nuances. N'empêche que cette histoire qui se développe à un rythme soutenu mérite qu'on lui sacrifie quelques heures de sommeil.

Daniel-Louis Beaudoin

Une été en poésie...

ÉCRITS DES FORGES
POÉSIE
ÉDITEUR INTERNATIONAL

NOUVEAUTÉS

BOUCHER, Micheline
La brisure des choses **10 $**
BROSSARD, Nicole
Au présent des veines **15 $**
CATALANO, Francis
Romamor **10 $**
COLLECTIF
Trois continents pour Trois-Rivières **10 $**
LAPOINTE, Gatien
Corps et graphies **10 $**
PERRAULT, Pierre
Irréconciliabules **20 $**
Le visage humain d'un fleuve sans estuaire **10 $**

JEUNE POÉSIE

LACHANCE, Jean-Guy
Sur la poutre du temps **10 $**
LANGE, Nancy R.
Femelle faucon **10 $**
RIOPEL, Jean-Éric
Papillons réfractaires **10 $**
TRUDEL, Alexandre
À travers l'œil d'un glacier **10 $**

T-SHIRT

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE 1999 **15 $**

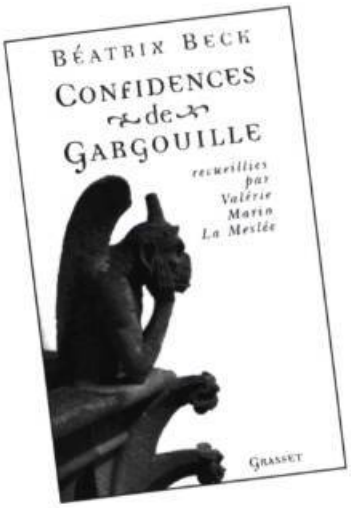
1497, Laviolette, C.P. 335,
Trois-Rivières (Québec) G9A 5G4
téléphone : 1.819.379.9813
télécopieur : 1.819.376.0774
courrier électronique : ecrits.desforges@aiqnet.com

BÉATRIX BECK, CONFIDENCES DE GARGOUILLE
Recueillies par Valérie Marin La Meslée
Grasset, Paris, 1998, 296 p. ; 34,95 $

GUIDÉE PAR LE SONGE
Béatrix Beck
Grasset, Paris, 1998, 442 p. ; 39,95 $

Née en Suisse en 1914 d'un père belge et d'une mère irlandaise, Béatrix Beck s'est avant tout fait connaître par ses romans dont l'un, ***Léon Morin, prêtre***, lui a valu le Prix Goncourt en 1952. Mais ses noces avec la gloire, comme le souligne Jean-Louis Ezine dans sa préface à ***Guidée par le songe*** qui regroupe les nouvelles de l'auteure, seront éphémères. Sans doute cela tient-il au tempérament de Béatrix Beck, d'une indépendance souveraine tant pour sa carrière d'écrivain que pour son image. Sur ce dernier point d'ailleurs, sa mère n'aura de cesse de lui rappeler qu'elle ne pouvait rivaliser avec aucune de ses camarades. Jeune fille, confie-t-elle dans ***Confidences de gargouille***, entretiens recueillis par Valérie Marin La Meslée sur la vie et l'œuvre de Béatrix Beck, elle en était même venue à espérer faire la rencontre d'un jeune homme qui fût aveugle, sinon, croyait-elle alors, comment aurait-elle pu faire naître chez autrui un quelconque sentiment d'amour ? Ce malentendu espéré teinte le regard que l'auteure porte sur le monde, lui donne par moments un halo fantastique qui puise son essence de l'incertitude des perceptions de la réalité. Plusieurs nouvelles jouent d'ailleurs sur ce sentiment de méprise et l'effet est d'autant plus réussi que le cadre des nouvelles est on ne peut plus réaliste dans ces cas-là.

Très tôt orpheline de père et de mère, cette dernière s'étant suicidée peu après son mariage, Béatrix Beck se retrouve doublement seule avec sa fille, lorsque son mari meurt au printemps 1940 dans des circonstances qui ne furent jamais élucidées. Ce lourd héritage familial et personnel trouve ses échos dans l'œuvre littéraire : les personnages, du moins ceux des nouvelles, ne parviennent qu'à établir des contacts fragiles avec leur entourage. Plane presque toujours une menace qui n'est jamais nommée, mais qui donne au texte son rythme, cette cadence si particulière qui tient le lecteur non pas tant



en haleine qu'en sursis : que va-t-il se produire ? Et souvent il ne se produit rien. Rien d'autre que ce qui est décrit ici avec une minutie sans pareille tant le regard est omniprésent et aiguisé. Les nouvelles de Béatrix Beck ne reposent en effet pas tant sur l'action, que sur l'absence d'action, ou plutôt sa suspension dans le temps et l'espace. Le titre qui coiffe le regroupement de ses nouvelles, *Guidée par le songe*, évoque déjà le ton qui donne à l'ensemble son unité si particulière.

Contrairement aux premiers romans qui puisaient largement à même le matériau autobiographique (« si l'on écrit, dira-t-elle, rien dans notre vie n'est en dehors de notre écriture »), les nouvelles se conjuguent davantage sur le mode de l'onirisme, plus près du merveilleux et du fantastique que du réalisme qui domine dans les romans. « La vie éveillée, dira-t-elle encore, est une vie policée. » Le genre de la nouvelle épouse intimement son tempérament d'écrivain, elle qui avoue avoir toujours été attirée par l'infiniment petit. Si le roman se compare à un cours d'eau, poursuit-elle, la nouvelle dépeint une crise ou un événement limité dans le temps, laissant par ailleurs davantage de liberté tant sur le plan de la fantaisie, du merveilleux, de l'étrangeté, que de l'espace même dans lequel s'inscrit la nouvelle. Mais en France, hormis les spécialistes, confie-t-elle dans le cadre de ses entretiens, l'on est aussi peu sensible aux rêves qu'aux contes de fées. Peut-être y a-t-il là une piste intéressante à explorer pour expliquer le peu d'attrait du lectorat français à l'égard de la nouvelle.

Il faut saluer l'heureuse initiative des éditions Grasset de rendre enfin accessible l'intégrale des nouvelles de Béatrix Beck parue conjointement avec ces ***Confidences de gargouille***. La lecture des deux livres permet non seulement au lecteur de découvrir une grande dame de la littérature française, qui n'a rien perdu de la vivacité de son esprit, mais nourrit un questionnement des plus utiles sur ce qui fait l'essentiel d'une œuvre, l'amour des mots. « J'aurais voulu, conclura-t-elle, faire des livres semblables à cette épicerie de village où l'on trouvait tout. Je n'ai pas réalisé mes rêves, mais je pense avoir fait des progrès. »

Jean-Paul Beaumier

Le Nordir

STEFAN PSENAK
prix Trillium 1998

Du chaos et de l'ordre des choses
récit poétique, 64 p., 12 $

Le Nordir remercie le ministère des Affaires civiques, de la culture et des loisirs de l'Ontario

Commande téléphonique : (819) 243-1253 • Téléc. : (819) 243-6201 • **Courriel** : lenordir@sympatico.ca

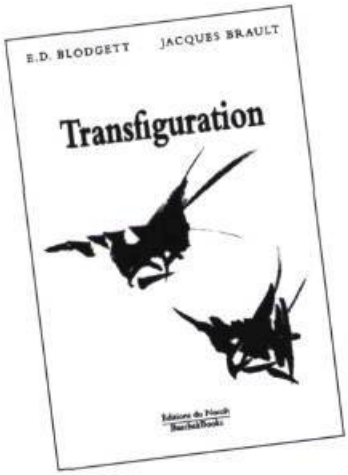
CE FAUVE, LE BONHEUR
Denise Desautels
L'Hexagone, Montréal, 1998, 233 p. ; 21,95 $

Connue pour sa poésie en prose, une poésie nourrie entre autres de la fréquentation d'œuvres d'art, Denise Desautels exploite dans ***Ce fauve, le Bonheur*** une forme narrative qui emprunte des éléments à l'autobiographie.

L'enfance de la narratrice est lourdement marquée par la mort. Celle du père d'abord, plus tragique sur le moment pour la mère que pour l'enfant de cinq ans ; mais le vide laissé créera bien sûr un rapport tout particulier à la mère, rapport peu propice à l'expression de l'individu, à l'acquisition de l'autonomie. Ce seront aussi un jeune cousin, une grand-mère aimée, un camarade d'adolescence et plusieurs autres personnes de son entourage immédiat qui iront ensuite rejoindre « les âmes voyageuses » dont les départs jalonnent l'enfance et la prime adolescence de la narratrice. Dans ces conditions, comment ne pas rester marquée par la fragilité de la vie ? Et comment ne pas songer que l'on a personnellement quelque chose à voir avec cette série de décès ?

C'est par l'art, au hasard d'une exposition, qu'un début de réponse est fourni. Avec sa meilleure amie – « c'est plus facile à deux » est en quelque sorte un leitmotiv du récit – la narratrice reconnaît quelque chose de sa propre angoisse dans les toiles de Van Gogh, et cette reconnaissance est non seulement le signe que le malaise ne lui est pas particulier, mais la preuve qu'on peut en faire quelque chose de beau : l'art. Certes, le lien entre le deuil et l'art n'est plus à faire ; la psychanalyse, entre autres, s'est longuement penchée sur la question. Le récit de Denise Desautels, dans une langue sensible où l'on reconnaît la voix de la poète et ses thèmes familiers, concrétise à nouveau à quel point l'art est essentiel.

Hélène Gaudreau



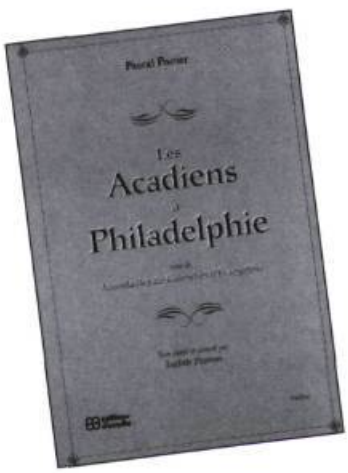
TRANSFIGURATION
E. D. Blodgett et Jacques Brault
Le Noroît, Saint-Hippolyte, 1998, 85 p. ; 16 $

Jacques Brault a su élaborer de manière très cohérente dans son œuvre le deuil métaphysique ; il s'adonne aussi à la pratique du *renga*, sorte de cadavre exquis japonais. Conçu pour deux « danseurs unijambistes », le renga est une forme poétique bien particulière : deux auteurs rédigent en alternance les strophes d'un texte qui vise l'expression d'une troisième voix, transcendante, anonyme. Jacques Brault avait déjà partagé une telle expérience avec Robert Melançon en 1993 : ***Au petit matin*** avait été publié chez l'Hexagone. Cette fois, c'est avec le Canadien anglais E. D. Blodgett qu'il a correspondu, ajoutant au jeu de l'alternance celui de la traduction. Au long de pages accompagnées d'aquarelles de Brault, c'est donc un dialogue multiple, bilingue, qui nous attend.

Si l'écriture s'apparente ici aux aquarelles textuelles de ***Moments fragiles***, on ne doit pas s'attendre à y retrouver la même profondeur subjective, pas plus qu'une avancée par rapport au dernier recueil, ***Aux bras des ombres***. Il s'agit en fait d'une fenêtre dans l'édifice du poète, le poème s'y détache plus radicalement de la prose, du monde de la mémoire et des humains. La prédominance des éléments naturels est en effet évidente, de même qu'un sentiment d'immobilité et de blancheur qui enveloppe la vie décrite : « écriture parcheminée sur le ciel / ardoise / des essaims d'oiseaux charbon / redonnent au temps d'avant le temps / son mutisme / son néant ». Comme on peut le voir, la juxtaposition est un trait majeur de la syntaxe employée. Fréquemment deux adjectifs ou deux noms se suivent, ce qui contribue encore à élaborer une écriture picturale, une « peinture aveugle » comme disent certains.

Assez long, l'ouvrage n'évite pas certaines errances, certaines banalités qui auraient pu être coupées, mais la force de l'ensemble demeure suffisante pour nous imprégner de ce ton méditatif qui tend à détacher l'esprit de la superficialité. C'est encore le royaume de la poésie où le moindre brin d'herbe, le moindre craquement matinal peuvent être transfigurés par le regard.

Thierry Bissonnette



UNE HORRIBLE AVENTURE
Vinceslas-Eugène Dick
Édition établie, présentée et annotée par Rémi Ferland
De la Huit, Sainte-Foy, 1998, 182 p. ; 19 $

Eugène Dick est surtout connu pour les trois romans d'aventures qu'il a publiés à la fin du XIX[e] siècle, en feuilleton d'abord, en volumes séparés ensuite, selon une tradition assez généralisée à l'époque. Ils avaient été précédés d'***Une horrible aventure*** paru dans ***L'Événement*** de Québec, du 13 au 30 décembre 1875 : ce roman nous est aujourd'hui offert pour la première fois sous forme de livre.

L'auteur y raconte la déconvenue d'un jeune hâbleur québécois, Georges Labrosse, qui, dans le Paris de 1861, s'attire le respect de ses camarades de pension par le récit de ses prétendus exploits en terre canadienne. Quand ils découvrent la supercherie, ses amis décident de se venger en mettant à profit ses goûts orientaux : un illusionniste déguisé en redoutable seigneur turc garde prisonnière une fausse princesse grecque dont le héros s'est follement épris dès le premier regard et qu'il veut maintenant délivrer. En vain, car le maître, possessif et jaloux, la tue sous les yeux de l'amoureux, qui, impuissant, s'évanouit. L'épilogue nous apprend que cette scène factice « fit longtemps les délices des cercles d'étudiants à Paris » et « [guérit complètement Georges] de son goût pour les aventures ».

Ce premier roman a la particularité d'être moins extravagant que les trois qui suivirent et se démarque par la

note humoristique qui le traverse de bout en bout, souvent avec succès d'ailleurs. Rémi Ferland n'a quant à lui pas lésiné sur l'appareil critique entourant sa réédition : il accompagne les 77 pages du récit de Dick de pas moins de 65 pages de notes, y compris les variantes, somme toute peu nombreuses. En plus d'une introduction, l'éditeur ajoute des documents pertinents, dont une bibliographie sans doute exhaustive puisqu'elle s'inspire des travaux antérieurs et qu'elle « s'est enrichie [...] de l'inventorisation des manuscrits conservés dans le fonds Eugène Dick » : on y découvre plusieurs esquisses de romans, des contes, des chroniques, des pièces de théâtre, des poésies, des essais et des écrits divers, souvent inédits.

Rémi Ferland poursuit de belle façon sa louable et nécessaire entreprise de récupération du patrimoine romanesque québécois du siècle passé.

Jean-Guy Hudon

LES ACADIENS À PHILADELPHIE
Pascal Poirier
D'Acadie, Moncton, 1998, 128 p. ; 19,95 $

C'est dans le cadre d'une recherche sur le théâtre en Acadie que Judith Perron a découvert ***Les Acadiens à Philadelphie***, tragédie en cinq actes écrite en 1875. Elle l'a retranscrite et annotée pour la publier, initiative heureuse qui redonne au peuple acadien son plus ancien texte théâtral répertorié à ce jour. Eh oui ! La pièce est composée en alexandrins, dans leur forme la plus respectable, bien sonnants et de lecture fort agréable.

On y évoque une tranche de l'histoire des Acadiens. Parmi les déportés, 500 ont été laissés dans la ville de Philadelphie, sans vêtements, sans argent, sans biens. Le Gouverneur les a habillés et nourris, mais arrive le moment où il refuse de subvenir plus longtemps à leurs besoins. Il fait « ramasser » ces maudits Français qui transportent partout leur misère dans le but de les vendre comme esclaves sur le marché des Noirs. Les Acadiens se révoltent, et on les met en prison. Les conditions y sont inhumaines : pour seule nourriture de l'eau et un peu de pain. Un misérable traitement pour ces hommes, ces femmes et ces enfants qui ont déjà tant souffert.

Arrivent par bateau, dans le plus grand secret, Jacques et Clitton. Leur but est de libérer les Acadiens. Le père de Jacques est enfermé à la prison avec sa jeune sœur. Clitton, son ami, est anglais, tellement bon et gentil celui-là que la sœur de Jacques est sa fiancée et qu'il est prêt à tuer gouverneur, conseiller et gardes anglais pour retrouver sa promise.

Ainsi se jouera la tragédie, entre l'impossibilité d'aimer, pour les uns, d'être libres, pour les autres, entre le choix de vivre dans le déshonneur ou de mourir dans la dignité, etc. Ainsi nous est livrée une belle page d'histoire qui nous apporte le plaisir des textes et des formes de jadis.

Réjeanne Larouche

PETITE TRIBU DE FEMMES
Jean-Pierre Otte
Julliard, Paris, 1999, 197 p. ; 36,95 $

Alors que sa femme, Minna, part animer des ateliers d'écriture en Pologne, par un curieux concours de circonstances, Jean se retrouve en compagnie de trois représentantes de la gent féminine : Mila, une gamine de huit ans, fille d'un ami de collège, la voisine Emmie, une grand-mère qui s'est foulé la cheville, et Louvine, une étudiante entre deux âges. Bien sûr, il y a toujours Minna, la femme accomplie. Jean-Pierre Otte nous convie donc dans ***Petite tribu de femmes*** à un tour de l'univers féminin en quelques tableaux.

D'abord un peu rébarbatif à l'expérience, mais grâce à la disponibilité dont il dit ne jamais se départir, Jean se

ÉDITIONS DU NOROÎT
C.P. 156, Succ. De Lorimier, Montréal H2H 2N6

Paul Bélanger
Périphéries
128 pages **16,95 $**

Alain Cuerrier
Premières heures
80 pages **16,95 $**

Jacques Ouellet
Ce que nous tenons à distance
90 pages **15,95 $**

Joël Pourbaix
Les enfants de Mélusine
132 pages **15,95 $**

NOUVEAUTÉS

Nicole Brossard Musée de l'os et de l'eau
Mireille Cliche La pierre dorée des ruines
Hélène Dorion L'issue, la résonance du désordre
SUIVI DE L'empreinte du bleu - RÉÉDITION
J.F. Dowd Retirons de prose
Jacques Gauthier L'empreinte d'un visage
Serge Mongrain Brouillard
Rachel Leclerc Je ne vous attendais pas
Nadine Ltaif Le livre des dunes
Fernand Ouellette Depuis Novalis - ESSAI
Claire Rochon La ville bleue
Martin Thibault Les yeux sur moi

laisse peu à peu séduire par ses trois protégées. « Je saisis alors combien l'enfant s'inscrit dans un monde qui n'appartient qu'à lui, un univers qui a ses lois, ses rites, ses visions et ses chagrins, et auquel l'adulte n'a jamais vraiment accès », note Jean en observant Mila, la petite fille échouée chez lui. Au contact d'Emmie, il découvrira combien la vieillesse aussi se construit un monde auquel il peut être difficile d'avoir accès, un monde qui se vide peu à peu, qu'on déserte même, par moments, un monde qui s'efface. Autre sujet de réflexion, le temps intermédiaire entre l'enfance et l'âge adulte où rien n'est encore vraiment défini, l'âge ingrat de l'acné et d'une féminité non encore affirmée.

Jean-Pierre Otte, avec le talent de conteur qu'on lui connaît, nous fait visiter en alternance ces différentes époques de la vie, chacune révélant une façon de penser le passé, le présent et l'avenir. Alors que l'enfant s'inscrit complètement dans le présent et que l'adolescente tend de tout son être vers l'avenir, la grand-mère est à l'heure des abandons. Quant à l'absente, Minna, elle reste un peu mystérieuse, ou peut-être (sans doute !) demeure-t-elle la moins connue des quatre femmes de ce livre parce que Jean en est toujours amoureux. «... C'est Minna ! [...] toute à redécouvrir comme une femme étrangère. »

Sylvie Trottier

DERRIÈRE L'ÉPAULE...
Françoise Sagan
Plon, Paris, 1998,
233 p. ; 24,95 $

Françoise Sagan n'a jamais voulu écrire l'histoire de sa vie. La pudeur entre pour une bonne part dans ce refus obstiné ; une autobiographie la forcerait à exposer des détails concernant des personnes toujours vivantes, et l'auteur évite avec soin ce genre de divulgation. Mais si la romancière élude autant que possible toute référence à sa vie privée, c'est surtout parce qu'elle se méfie de sa mémoire, qu'elle estime aussi menteuse que l'imagination, mais plus dangereuse, à cause de « ses petits airs studieux ». L'œuvre littéraire lui suffit pour réveiller le passé, pour en retracer des bornes vérifiables et ponctuelles. Or, comme la littérature n'est pas seulement activité de création mais également de réception, la romancière, dans *Derrière l'épaule...*, cède le pas à la lectrice : Sagan replonge dans ses romans et les commente, d'un ton assez inhabituel pour un écrivain. Dans la profession, en effet, très peu osent ainsi se relire publiquement.

En réfléchissant sur les qualités et les défauts de ses œuvres, Françoise Sagan combine, avec un dosage par ailleurs très équilibré, l'autoreproche, le contentement de soi et l'humour. Chaque chapitre emprunte le titre d'un roman déjà connu du public, de ***Bonjour tristesse*** (1954) à ***Un chagrin de passage*** (1994). En parcourant quarante ans de métier d'écrivain, la romancière retrace peu à peu le fil de sa vie. Nous la voyons reprendre la critique des critiques, et se faire l'avocat du diable entre le paternalisme des journalistes de ses débuts et le narcissisme de leurs jeunes remplaçants. *Derrière l'épaule...* est la chronique d'un esprit fureteur. L'auteure s'attarde tantôt sur telle phrase qu'elle juge admirable ou sur telle autre qui, avec le recul, lui paraît maladroite. Ailleurs, elle recrée l'époque entourant la rédaction du livre commenté et l'atmosphère s'y rattachant. Le lecteur prendra plaisir à s'imaginer Françoise Sagan baguenaudant avec Jean-Paul Sartre, Guy Schoeller ou Melina Mercouri, ou à découvrir les endroits où elle aimait s'installer pour écrire. L'épisode de son accident de voiture est à signaler : Françoise Sagan le décrit avec émotion comme sa « première mort ». *Derrière l'épaule...* est un texte franc, par moments nostalgique, avec une couleur mi-figue, mi-raisin, qui en rend la lecture séduisante.

Patrick Bergeron

La Plume d'Oie
ÉDITION
199, des Pionniers Ouest
Cap-Saint-Ignace (Québec) G0R 1H0
Téléphone et télécopieur : 418-246-3643
Courriel : laplume@globetrotter.qc.ca

Vous avez décidé d'écrire...

Faites-nous parvenir une copie de votre manuscrit.

Chez nous vous aurez une réponse

Nos priorités : l'écoute et le respect

ROSE ET RASOIR
Jean-Sébastien Larouche
Lanctôt, Outremont, 1998,
86 p. ; 10,95 $

Ce deuxième recueil d'un jeune poète à être publié chez Lanctôt s'ouvre par une citation de Saint-Denys Garneau qui évoque la place incertaine que nous occupons dans un monde morcelé. C'est, en effet, l'avenue empruntée par l'auteur pour présenter une poésie urbaine très contemporaine où se dévoile l'effritement du tissu social, des valeurs et d'idéologies qui mutilent l'individu même si elles provoquent la créativité.

L'écriture, évidemment, fait surgir le sens, mais elle peut aussi être stérile dans une société que le poète perçoit avec beaucoup de lucidité dans son étrangeté, l'exprimant avec un humour très noir qui colore cet univers paniquant composé de « fosses-réalité ». L'écriture peut-elle réinventer le monde ? Notre jeune auteur est sceptique à ce propos. « Je pioche / sur la machine. / À écrire. / Sans que ça ne fasse de bruit. »

En fait, c'est l'anarchie qui domine dans cet univers poétique qui n'est pas sans rappeler celui de Patrice Desbiens et l'avenir ne semble pas évident pour cette jeune génération. « Plus aucun doute. / Nous plongeons. Raides. / Une nouvelle fois. » Mais l'anarchie vécue l'est dans la solitude et la poésie. Une génération perdue ou... sauvée par l'écriture ?

Gilles Côté